

Le bushman est un langage à part, très inférieur en tant que développement linguistique. Ce nom a été donné à ces peuplades par les Hollandais, parce qu'elles vivent dans les fourrés; elles se donnent celui de Saan et sont entièrement distinctes des Hottentots et des Bantu qui les repoussent avec horreur. Autant qu'on peut en juger, leur langue appartient au système monosyllabique; elle n'a pas de genres; la formation du pluriel est des plus défectueuses, et des soixante manières de le former le redoublement du substantif est la plus fréquente, comme étant la plus naturelle; l'emploi du pluriel paraît être aussi anormal que sa formation. Sur quelques points il y a des analogies entre le bushman et le hottentot. Bleek a étudié ce sujet pendant des années; il avait des individus de cette tribu à son service et put réunir, avant sa mort prématurée, les matériaux d'une grammaire, d'un dictionnaire et d'un recueil de *Folk-lore*.

Il ne faut pas oublier que les Bushmans

constituent une race abâtardie et méprisé, dans un état infime de civilisation; ils ne sont ni pasteurs, ni agriculteurs, mais nomades et vivent exclusivement de leur chasse; ils semblent ne reconnaître ni unité de tribu, ni aucun chef. Avant la domination anglaise ils n'étaient guère mieux traités que des bêtes sauvages. On croit que les claquements de langue leur appartiennent en propre et qu'ils les ont communiqués, en proportion toujours décroissante, aux Hottentots et à la sous-branche du pays kafir de la famille bantu; car, outre les quatre claquements déjà signalés comme un trait du langage hottentot, le Bushman en possède un cinquième, un sixième, et quelquefois même un septième et un huitième; il les emploie non seulement devant les voyelles et les gutturales, mais même devant les labiales. Il est presque impossible aux Européens de rendre ces sons, qui semblent être une transition entre les sons articulés et inarticulés.

Il nous reste encore à signaler un fait

remarquable. On n'a trouvé aucune trace de l'invention de l'écriture dans l'Afrique sud-équatoriale, mais les Bushman ont acquis une merveilleuse habileté à peindre des scènes sur les rochers et dans les cavernes. Des animaux, des figures humaines, des danses, des chasses, des combats sont fidèlement représentés, et on a la preuve que cet art s'est conservé jusqu'à nos jours par la présence des Boers dans quelques combats. Il semble aussi que l'art de la sculpture leur était connu, et l'esquisse de certaines figures est parfaite.

On doit faire entrer dans le groupe hottentot-bushman deux sous-groupes intéressants dont nous ne savons rien, ou presque rien, sinon qu'ils existent ; 1<sup>o</sup> les races Helot ; 2<sup>o</sup> les Pygmées. Tous les voyageurs signalent l'existence du premier sous-groupe, une race d'Hélots possédant une civilisation des plus rudimentaires, chasseurs expérimentés, n'ayant ni habitations ni vêtements, vivant dans les jungles et les forêts, se servant de l'arc et de la flèche et absolument distincts, si-

non toujours linguistiquement, du moins ethnologiquement, des races dominantes et supérieures. Quand l'Afrique sera bien connue, que les noms, les traits caractéristiques et le langage de toutes ses races éparses seront rapprochés et soumis à la comparaison, alors seulement il sera possible de les classer. Ils sont souvent de coloration jaune, et comparés au noir du nègre ou au brun du bantou, on les a souvent qualifiés blancs. Le second sous-groupe est un exemple merveilleux de la persistance d'un phénomène ethnique ; car Homère mentionne l'existence des Pygmées et, dans ces derniers siècles, on les a reconnus sans doute possible dans les Akka, les Doko et les Obongo. Des Européens ont possédé des Akka ; un d'eux est même venu en Europe, et leur langue a été déterminée. Il est encore trop tôt pour établir aucune théorie : nous ne pouvons que recueillir les faits et attendre que les parties inexplorées du centre de l'Afrique nous soient révélées. Si, d'un côté, nous avons la certitude qu'on n'a dé-

couvert aucune monstrosité, ni aucune variante anormale de la forme humaine, d'un autre côté nous devons admettre l'existence de toutes sortes de variétés de stature, de couleur et de proportions, et comme preuve irréfutable de la grande différence qui existe entre l'homme et la brute, nous trouvons des variations infinies de sons, de mots et de phrases pour exprimer la pensée, les désirs et les craintes, d'innombrables et fantastiques modes de coiffures et d'ornements de corps, et des mœurs différant dans leurs détails, mais toutes identiques par leur abominable et impitoyable cruauté.

Au-dessus et au-dessous des noms recueillis par les voyageurs ou par les collectionneurs de mots, il y a une grande multitude (que nul ne peut chiffrer jusqu'à présent) de peuples et de langues qu'il faut laisser à découvrir et à enregistrer aux générations futures. Jusqu'à ce moment personne ne peut avoir la présomption de prétendre que son relevé des langues est complet. Il y a encore cette autre compli-

cation que les auteurs constatent continuellement, que telle ou telle langue s'éteint, et comme ce fait se produit depuis des siècles sans laisser aucune trace sur le sable des temps, on peut se rendre compte combien nous sommes loin de la solution du problème de l'origine du langage humain. Moffat émet l'opinion que de nouvelles langues sont en voie de formation. Lepsius, lui aussi, a remarqué les modifications incessantes du vocabulaire, lors même que la structure du langage ou de la famille demeure la même. Dans le monde entier nous sommes témoins des modifications que subissent chaque jour les phonétiques d'une langue.

Les missionnaires chrétiens ont été les grands propagateurs de la science linguistique à travers l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Australie. Leurs travaux linguistiques avaient un but plus élevé que l'avancement de la science, mais ils ont créé un *répertoire* de langues et de dialectes, sous forme de traductions des saintes Ecritures, tel que le monde n'en avait jamais vu encore et qui

fait l'admiration des nations. Ceci s'applique spécialement à l'Afrique. Quel autre motif que la propagande religieuse pourrait pousser des hommes de science et de talent à affronter la maladie et la mort pour donner une forme scripturale au langage de purs sauvages? Pour beaucoup de langues les Saintes Ecritures sont le seul livre existant, et le linguiste serait dépourvu de tout sentiment de reconnaissance s'il ne remerciait pas cordialement le missionnaire de lui avoir ouvert des sources d'information qu'il n'avait aucun espoir de découvrir, et de les avoir répandues partout bien au-dessous du prix de la seule impression.

A la race anglo-saxonne d'Angleterre et des États-Unis revient l'honneur d'avoir tenu la tête de cette nouvelle découverte de l'Afrique. Le fait est indiscutable. Les Portugais avaient laissé tomber l'écheveau, les Anglo-Saxons l'ont ramassé. Ils n'ont pas la douceur et la légèreté du grand peuple français, ni la solidité et la profondeur de science de l'allemand, mais ils sont pratiques, forts et résolus. Pour

eux un chameau est une bête de somme destinée à porter des ballots de cotonnades et de Bibles; une tribu est une agglomération d'hommes et de femmes à habiller avec ces cotonnades et à convertir avec ces Bibles; ils apprennent les langues et écrivent des livres dans un but pratique, sans songer à faire du roman ou de la science. Il est heureux qu'un savant allemand se trouve toujours prêt pour des travaux tels que composer des grammaires, traduire des Bibles, et diriger des missions subsistant par leurs propres forces, car l'Anglo-Saxon n'a pas le temps de s'occuper de ces choses-là. L'Afrique doit beaucoup aux grands savants européens qui ont étudié les œuvres véridiques, quoique incomplètes, des ouvriers dans les missions d'Afrique et fondé la comparaison des langues aux langues et des groupes aux groupes. C'est ainsi que graduellement un peu d'ordre s'est introduit dans ces travaux, et les savants de l'avenir travailleront avec quelque certitude, ajoutant brique sur brique à la grande fabrique dont le plan a été tracé

par les grands architectes en linguistique. Si l'Afrique n'a pas d'œuvres d'art ou de science à montrer comme produits des longs siècles de silence qui se sont écoulés depuis le temps d'Hérodote, l'existence du groupe nègre avec ses langages à part et absolument distincts, côte à côte avec la grande famille bantu avec ses multitudes d'idiomes apparentés, ses vocabulaires différents, ses variations phonétiques groupés autour de la colonne même et du squelette de l'organisation bantu, est un merveilleux monument de l'esprit humain agissant spontanément et inconsciemment.

Il y a vingt ans on se révolta contre la tyrannie des sanscritistes et des sémitisants qui voulaient tailler toutes les langues à la longueur et à la largeur de leur méthode, sans tenir compte de la variété infinie des familles et des groupes, alors vaguement entrevus, des langages agglutinatifs de l'Asie. Cependant le grand problème de l'origine du langage ne peut se résoudre, et la solution n'est pas proche, tant que les secrets des langues de l'A-

frique, de l'Australie et de l'Amérique ne nous seront pas révélés et disposés dans un ordre tel que ce que nous aurons appris par l'étude de chacune d'elles puisse être comparé aux phénomènes linguistiques du monde entier. Cette œuvre ne se complétera pas dans le cours de la génération présente. Je ne vivrai pas assez longtemps pour voir révéler ces secrets. L'Afrique est devenue la joie et l'amusement de ma vieillesse, comme l'Asie et l'Inde avaient été le plaisir et l'intérêt de ma maturité. En septembre 1881, au cinquième Congrès international des orientalistes à Berlin, j'ai lu un mémoire en allemand sur : « Notre connaissance actuelle des langages de l'Afrique. » Le même mois, à Venise, au troisième Congrès international de géographie, j'ai présenté, comme compendium de toute la science moderne, une carte linguistique et ethnologique de l'Afrique, préparée spécialement pour moi par le cartographe Ravenstein. J'ai ainsi appelé l'attention sur le sujet auquel je me suis consacré, et il m'a été